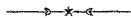


RENTÉE SOLENNELLE

DES

FACULTÉS DE NANCY

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADÉMIE DE NANCY



RENTRÉE SOLENNELLE DES FACULTÉS

DE DROIT, DE MÉDECINE, DES SCIENCES ET DES LETTRES

DE NANCY

Le 19 Novembre 1873



NANCY

IMPRIMERIE DE BERGER-LEVRAULT ET C^{ie}

11, RUE JEAN-LAMOUR, 11.

1874

RAPPORT

DE M. LE DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES

MESSIEURS,

Ma première pensée, en prenant ici la parole, est une pensée d'affection et de regret pour le Recteur excellent qui vient de nous quitter, et qui, malgré un si court séjour parmi nous, s'y était acquis le respect et la sympathie de tous par son urbanité, la sûreté de son commerce, la droiture de son esprit et de son cœur, et par une ardeur généreuse du bien qui éclatait en lui en dépit de sa froide réserve. Je comprends bien que Lyon, qui nous avait prêté M. Dareste pour deux ans, ait souhaité de nous le reprendre. — Pour continuer ici son œuvre, le Ministre de l'Instruction publique nous envoie un des chefs les plus estimés de l'Université par la haute distinction de ses ouvrages, comme par les importantes fonctions qu'il a remplies. Moi qui, après avoir été son camarade à l'École normale, y suis devenu plus tard son collègue, alors qu'il en était le directeur des études, j'ai pu l'apprécier particulièrement dans le gouvernement si délicat et si difficile de ces jeunes esprits, enivrés de leurs libérales études et de leur présomptueuse jeunesse ; et j'admirais le naturel ascendant qu'il exerçait sur tous, par sa sagesse et sa bonté, autant que par l'autorité du talent. Aussi, dans la récente vacance de notre rectorat, y pensais-je au fond du cœur, mais sans oser d'abord espérer que ce vieux Parisien consentirait enfin à quitter son Paris. Mais M. Jacquinet a cédé à l'offre de cette Académie, où il voyait tant de bien à faire pour un homme

de cœur, et tant de gens de cœur pour le seconder. Le voilà Lorrain désormais. J'aime à croire qu'il n'aura qu'à se louer de sa nouvelle patrie.

Dans le rapport annuel, que je vous dois, je ne vous entretiendrai guère que de nos Examens. Car il s'y rattache d'importantes questions de réforme dans notre enseignement classique, qui préoccupent à juste titre l'opinion.

I. *Baccalauréat ès Lettres*. Quelques mots d'abord sur le baccalauréat ès lettres.

421 candidats se sont présentés à l'examen dans les trois sessions de novembre 1872, de mars et d'août 1873 ; 58 de moins que l'an dernier. Nous pouvions nous attendre à ce déclin, qui ne doit pas encore s'arrêter là. Cette diminution résulte de la mutilation de notre province académique. En perdant Metz, cette Académie a perdu deux établissements florissants d'enseignement secondaire, sans compter tant de collèges qui prospéraient à l'entour. Le collège Saint-Clément avait un instant survécu à la guerre. C'était pour nos frères de la Moselle une consolation suprême, de conserver encore cette école française pour l'éducation de leurs fils. Mais la proscription dispersait, l'an dernier, maîtres et élèves à tous les coins du ciel. — Sans doute aussi, au lendemain de la guerre, il nous est venu encore quelques jeunes gens des provinces annexées, qui tenaient à honneur de couronner leurs études par le baccalauréat français. Mais c'était là des sources destinées à tarir. — Quelques candidats, en outre, nous arrivent des circonscriptions voisines, des Ardennes, de la Marne, de la Haute-Marne, de la Haute-Saône. Nancy tend à devenir une sorte de capitale de l'Est et à étendre sa suprématie. Mais tout cela est bien loin de compenser ce que nous avons perdu.

C'est pour nous du moins une consolation de constater cette fois que, si le nombre des candidats diminue, le niveau moyen de leurs études semble s'élever. La moisson de cette année est encore une des meilleures que nous ayons faites.

Les bonnes notes sont moins rares, et les mentions les plus honorables ont été plus fréquentes que jamais. Noble témoignage, que nous sommes heureux de rendre aux études et au bon esprit de notre jeunesse lorraine. Nos jeunes gens semblent avoir compris la leçon des événements, et vouloir, par des études plus sérieuses et plus appliquées, se mieux préparer aux devoirs de l'avenir.

Sur les 421 candidats de cette année, 214 ont été admis, un peu plus de moitié (50.8 pour 100), et 207 ont été éliminés, à savoir 166 à l'épreuve écrite, et 41 à l'épreuve orale.

Parmi les 214 candidats reçus bacheliers ès lettres, 3 l'ont été avec la mention *très-bien* : MM. *Thiaucourt*, du collège de Lunéville; *Voeglli*, du petit séminaire de Strasbourg; et *Vack*, du lycée de Nancy.

11 ont été admis avec la mention *bien* : MM. *de Margerie*, *de Mitry*, *Hémarquinquer*, *Buisson*, *Leidelinger*, *Laurent*, *Pitots*, *Maurice*, *Leseur*, *Roy* et *Mentré*.

65 ont été reçus avec la mention *assez bien*, et 135 avec la modeste note *passablement* (1).

Dans les examens de cette année, le *Discours latin* n'a pas été aussi atteint que nous le craignons par l'espèce de dis-

(1) Voici le tableau de ces examens :

SESSIONS.	NOMBRE des candidats.	ÉLIMINÉS			ADMIS.				
		à l'épreuve écrite.	à l'épreuve orale.	TOTAL.	Très-bien.	Bien.	Assez bien.	Passable.	TOTAL.
De novembre 1872	122	42	17	59	3	3	13	50	63
De mars 1873. . . .	60	25	6	31	3	2	7	20	29
D'août 1873.	239	99	18	117	3	9	45	65	122
TOTAL.	421	166	41	207	3	11	65	135	214
Examens de l'année précédente.	479	177	51	228	2	6	73	170	251

crédit dont la circulaire du 27 septembre 1872 paraissait devoir frapper tous les exercices en langue latine. Le *Thème*, supprimé dans les classes d'humanités, semblait en effet devoir amener la suppression du discours latin en rhétorique et au baccalauréat. Mais jusqu'ici l'examen ne s'en est pas ressenti. Et désormais le péril est conjuré. On ne gardera de cette réforme trop radicale que ce qu'elle avait de bon. Le Conseil supérieur de l'Université s'est empressé de raffermir la discipline ébranlée des études classiques, qui avaient jusqu'à présent fait la force et l'éclat des lettres françaises, et auxquelles on ne saurait porter atteinte sans compromettre du même coup notre génie national. Même dans ces modestes discours du baccalauréat, on peut apprécier combien ce genre d'exercice apprend à nos élèves l'art d'écrire. On regrette seulement que le fonds n'en soit pas mieux nourri d'idées, et que nos élèves, après avoir passé les années de leur jeunesse dans la fréquentation assidue des grands hommes de la Grèce et de Rome, en aient oublié l'histoire à ce point. Aussi nous paraît-il bien nécessaire de faire rentrer dans le programme du baccalauréat, sinon l'histoire entière, du moins celle de ces grandes époques, qui sont comme les lieux communs de l'histoire du genre humain, et que nul honnête homme ne saurait ignorer.

La *Dissertation de philosophie*, de son côté, tend à prendre dans les épreuves une place de plus en plus importante, et témoigne que cet enseignement a retrouvé dans nos études le rang qu'il n'aurait jamais dû perdre. Les candidats même, qui, obligés de presser leurs études en vue des écoles, se présentent à l'examen à la fin de leur rhétorique, trouvent le moyen, par un enseignement particulier, de suppléer à ce cours d'une façon satisfaisante. Chez un grand nombre de candidats, nous avons pu constater une instruction philosophique aussi solide qu'étendue; chez plusieurs même, une vigueur d'esprit originale et une heureuse facilité à manier leurs idées. Beaucoup ont dû au mérite de leur dissertation de racheter l'insuffisance des deux autres compositions. On

voit là manifestement ce que l'ensemble de l'éducation classique devait gagner à être ainsi couronné par une année sérieuse de philosophie.

Mais l'épreuve orale continue à présenter dans ses diverses branches des résultats bien inégaux. Le Grec faiblit toujours ; la grammaire grecque est partie avec le thème, et la connaissance des mots avec l'usage du *Jardin des Racines grecques*. Heureusement que le Latin garde mieux sa place dans l'ensemble de nos études. Il en demeure toujours le fondement, au détriment même de nos auteurs français, toujours trop négligés. Nous appelons même sur ce point la sérieuse attention des professeurs. On abandonne trop aux élèves le soin de lire les quelques chefs-d'œuvre de notre littérature classique désignés au programme. Ces enfants ont besoin qu'on leur apprenne à bien lire, et à savourer dans le détail de leurs lectures ces grandes et simples pensées des maîtres, et cet art naturel et exquis qui égale l'expression à l'idée.

Le loisir manque, dit-on, pour des lectures prolongées. Je le conçois bien. Dans nos dernières années, en effet, de quoi n'avait-on pas surchargé le programme de notre enseignement secondaire ? Avec les littératures anciennes, les langues modernes ; avec l'histoire du genre humain et la géographie du globe, tous les systèmes de philosophie et leur histoire ; les mathématiques, la physique, la chimie, l'histoire naturelle, sans compter les arts d'agrément ; on y a fait entrer en abrégé toutes les sciences humaines, de façon qu'en sortant du collège nos élèves n'eussent plus rien à apprendre. C'est une encyclopédie, sous le poids de laquelle bien des esprits succombent. — On commence enfin à en comprendre l'abus ; et depuis quelque temps le Ministre de l'Instruction publique n'a pas de plus grand souci que de faire pénétrer au milieu de toutes ces études multiples un peu de lumière et d'air. Tantôt il s'efforce de restreindre ces devoirs écrits, qui condamnent nos enfants à labourer du papier du matin au soir, sans avoir le loisir d'ouvrir un livre et de penser

Parfois même il se demande avec anxiété ce qu'il devra jeter à la mer, pour sauver le reste de la cargaison.

Sera-ce les Vers latins ? Au moment où ils semblaient déjà condamnés, on s'est ravisé. On a senti que c'était encore la fleur la plus exquise de nos études classiques, et que cet exercice, si propre à développer le goût, l'imagination et l'art du style chez nos élèves d'élite, n'était pas pour les autres un aussi stérile mécanisme qu'on l'avait dit. Un instant même on avait pensé à abandonner le grec. Mais la France lettrée s'est émue tout entière contre un tel sacrilège. D'instinct, elle a compris que c'était rompre le lien sacré qui nous rattachait encore au monde idéal de l'art et de la poésie ; qu'à Athènes autant qu'à Rome étaient les plus vraies origines de notre génie national ; et que notre littérature, après s'être portée dès la Renaissance, entre toutes les littératures modernes, l'héritière de la Grèce antique, ne pouvait, sans se renier elle-même, répudier ce glorieux patrimoine. L'étude de la langue et de la littérature grecques demeurera donc une des colonnes de notre éducation classique. Puisse-t-on seulement en raffermir les bases ébranlées !

Mais où donc alors porter la cognée ?

Il faut revenir au vrai. Après avoir laissé notre système d'enseignement classique s'engager trop avant dans les voies où le poussait l'esprit utilitaire de notre siècle, au grand détriment des études et des esprits ; après l'avoir forcé (en le surchargeant outre mesure d'accessoires) à tout abréger, pour tout embrasser, on en revient peu à peu à une appréciation plus judicieuse de ce que doit être l'instruction secondaire, et des justes bornes où il convient de la renfermer.

On renoncera à la prétention d'enseigner au collège toutes les branches de la connaissance humaine, de façon à laisser encore aux élèves quelque chose à apprendre, après en être sortis, et à ne pas les dispenser, ni de travail ultérieur, ni d'études personnelles. En se bornant à tracer la carte générale des sciences, de façon que plus tard on s'y puisse orien-

ter, l'instruction secondaire se servira avant tout de ces études, comme d'un moyen pour développer, avec ordre et harmonie, les facultés de l'esprit et de l'âme dans la jeunesse ; pour les initier progressivement à la vie de l'intelligence, pour leur apprendre à gouverner leur esprit, pour en éveiller toutes les nobles curiosités, pour les instruire à aimer le bien sous toutes les formes les plus belles, à bien penser et à exprimer ce qu'ils pensent et ce qu'ils sentent de la façon la plus nette et la plus heureuse. N'est-ce donc rien que cela ? Non, non, on songera un peu moins au collège à munir nos jeunes gens de tant de sciences spéciales ; et on se préoccupera davantage de préparer des hommes, par une généreuse culture de l'esprit et du cœur, aux carrières libérales où ils sont destinés.

Or, à considérer l'enseignement secondaire en ce sens, on discerne plus nettement ce qui doit en être l'élément essentiel, et ce qui doit être réservé pour un enseignement ultérieur. Sans que j'insiste davantage, vous comprenez bien désormais que, dans ma pensée, c'est dans la pratique assidue et prolongée des lettres (de ces lettres, que les Latins appelaient *humaniores litteræ*) que nos jeunes gens apprendront ainsi à devenir vraiment des hommes ; qu'il n'y a, en effet, que le commerce des lettres pour nourrir les esprits de ces pensées élevées et de ces généreux sentiments, qui font la grandeur de la nature humaine. C'est donc ailleurs qu'il faut choisir les bagages à jeter par-dessus le bord.

Aussi espérons-nous que ce sera dans ce sens, que sera dirigée la réforme prochaine du baccalauréat ès lettres. En attendant, pour en alléger le fardeau et en rendre la préparation plus commode en la partageant, le Conseil supérieur de l'Université, à peine réuni, accueillait le vœu que nous avions formé depuis longtemps, de distribuer désormais le baccalauréat ès lettres en deux épreuves distinctes, séparées par un an d'intervalle, et placées, l'une à la fin de la rhétorique et l'autre à la fin de la philosophie. A la première appartiendront naturellement le discours latin et la version

latine : les candidats y seront interrogés en outre sur les auteurs latins, grecs et français, et sur l'histoire et la géographie. — Dans la seconde épreuve, ils n'auront plus à faire que leur dissertation française et qu'à répondre sur la philosophie, les éléments des sciences et les langues vivantes. — Les dernières classes seront allégées ainsi de leur encombrement ; et chacune sera rendue à sa destination propre. Qui ne voit ce que les élèves y gagneront en facilité, et les examens en solidité ? Sans doute, cela compliquera pour les juges la besogne des examens. Mais qu'importe ? Ils ne plaindront pas leur peine, si ce système tourne à l'avantage des études et des candidats.

II. *Licence ès Lettres*. Pour les candidats du baccalauréat, nous ne sommes qu'un jury d'examen. Nous apprécions leurs études ; nous en maintenons le niveau. Mais nous n'y exerçons pas d'autre influence. Ce ne sont pas nos élèves. Il en est autrement des candidats à la Licence. Pour la plupart, de loin ou de près, ils sont nos disciples. Ils viennent suivre à Nancy nos cours et nos conférences ; ou bien, quand ils sont dispersés au loin, ils réclament nos conseils, et par correspondance ils se préparent sous notre direction. Pourquoi faut-il que les uns et les autres ne soient pas encore jusqu'ici plus nombreux ?

Nous sommes entre nous. Laissez-moi vous dire à ce sujet ce que j'ai sur le cœur. Nos Facultés des lettres sont loin encore, dans la situation qui leur est faite, de rendre tous les services qu'on serait en droit d'attendre d'elles. On y groupe, pour y former comme un foyer d'instruction supérieure, des professeurs de choix ; on y multiplie les chaires, pour y répondre à tous les besoins élevés de la science ; on leur prodigue tous les moyens d'apprendre et d'enseigner. Mais ces maîtres, pleins de science et de dévouement, ne peuvent guère, faute de vrais élèves, remplir l'objet principal pour lequel leurs chaires ont été créées ; et la plupart, pour servir les lettres, en sont réduits à faire des cours d'Athénée à un public d'esprits élégants sans doute, et qui s'intéressent aux

choses de la pensée, mais souvent aussi plus jaloux de distraction que d'instruction solide et efficace. Sans négliger cette salutaire influence, ce rôle ne suffit pas à l'ambition d'hommes de cœur ; surtout quand ils sentent combien ailleurs on aurait besoin d'une instruction supérieure. Nous songeons surtout ici aux jeunes gens, qui se destinent eux-mêmes à l'enseignement des lettres. Dieu sait combien d'entre eux y entrent au hasard, sans vocation, sans instruction suffisante, sans se douter même de ce qu'ils doivent enseigner. Une fois sortis du lycée et bacheliers, la plupart n'ont plus de conseils pour diriger leurs études et d'écoles pour se préparer au professorat. Car, en dehors de l'École normale supérieure, qui donne le ton et le niveau aux diverses agrégations, il n'y a presque plus rien. Et cependant les Facultés sont là ; mais on n'en profite pas assez, parce qu'on n'y est pas astreint, et qu'on peut entrer dans l'instruction publique, sans avoir été obligé d'y poursuivre ses études pendant plusieurs années. De là, d'un côté, des maîtres sans disciples, et de l'autre, des disciples sans maîtres. En Allemagne, nul n'est admis à enseigner, s'il ne justifie de deux ou trois ans d'études dans une Université. Pour devenir médecin, il faut avoir été élève d'une Faculté de médecine ; pour être avocat, élève d'une Faculté de droit. Pareillement, pour enseigner les lettres, on devrait être tenu de les avoir étudiées dans une Faculté. Voilà nos disciples naturels ; et je m'étonne que jusqu'ici l'obligation ne leur en ait pas été imposée.

Un excellent essai sans doute a été fait dans ce sens. M. Duruy, il y a dix ans, instituait dans les grands lycées un corps de Maîtres répétiteurs auxiliaires, dont le premier devoir était de se préparer auprès des Facultés aux grades universitaires. La voie ainsi est ouverte ; mais il faut l'assurer et l'élargir. Trop peu de jeunes gens en effet peuvent profiter jusqu'ici de ce bienfait. Il faut multiplier ces places, y attirer les candidats par certains avantages, exciter leur émulation à se les disputer, en élever le recrutement par un sérieux

concours. Mais en outre il est nécessaire, que tous les aspirants à l'enseignement apprennent à prendre ce chemin des Facultés, et que, sinon pour être nommés maîtres répétiteurs, au moins pour monter dans la chaire même la plus modeste, ils justifient d'avoir étudié dans une Faculté deux ou trois ans d'une façon réelle et efficace. — Si toutes les Facultés ne semblent pas encore également préparées à se transformer ainsi en partie en succursales de l'École normale, je crois pouvoir dire qu'il y a longtemps qu'ici nous nous sommes mis en mesure. Avec ses sept Chaires, dont chacune, grâce à l'industrie des maîtres, se dédouble encore en deux enseignements distincts, notre Faculté de Nancy ouvre en réalité quatorze cours différents. Je ne parle pas du zèle que nos professeurs ont constamment apporté dans leurs conférences, cette partie la plus obscure, mais non la moins utile de leur tâche.

Sans doute nous avons toujours jusqu'ici réuni un groupe de disciples fidèles, se préparant sous nos auspices à la Licence, au Doctorat ou à l'Agrégation. Le lycée nous envoie quelques-uns de ses maîtres répétiteurs. M^{gr} l'Évêque de Nancy, de son côté, a fondé ici, il y a six ou sept ans, une École des hautes études, où les jeunes ecclésiastiques destinés à l'enseignement venaient régulièrement passer quelques années pour prendre leurs grades universitaires, et où sont venus pareillement étudier quelques jeunes prêtres des diocèses voisins. C'est là une tradition heureuse à maintenir. Mais chacune de ces œuvres a-t-elle donc produit tout le fruit qu'on en pouvait attendre? — En vérité, cela ne nous suffit pas. Cela ne suffit pas non plus aux Maisons d'instruction de notre Académie. Comment se fait-il en effet, que, dans les établissements publics ou privés, il y ait encore tant de chaires occupées par des maîtres, qui ne sont pas même licenciés?

Cette année nous n'avons donné à l'enseignement que 9 licenciés ès lettres; 2 à la session de novembre 1872, sur 5 candidats qui s'étaient présentés; et 7 sur 11, qui s'étaient présentés à la session de juillet 1873.

Nos jeunes maîtres admis en novembre étaient tous les deux des élèves de la Faculté. Le premier, M. *Chicoulan* a été nommé professeur de Rhétorique au collège de Saint-Dié ; le second, M. *Piétrement*, professeur de Troisième et de Quatrième au collège de Pont-à-Mousson.

Nos Licenciés de juillet sont :

- MM. *Gillot*, Maître répétiteur au lycée de Troyes ;
- Weill*, Élève libre de la Faculté ;
- Mongin*, Maître auxiliaire au lycée de Nancy ;
- Roussel*, Élève libre de la Faculté ;
- Grubel*, Élève des Universités allemandes ;
- Meyer*, Maître auxiliaire au lycée de Nancy ;
- et *Salmon*, Élève libre de la Faculté.

Le diplôme de licencié ès lettres a été pour ces vaillants jeunes gens le prix des efforts les plus consciencieux. Après les avoir suivis à peu près tous pendant plusieurs années dans leurs études, nous avons la confiance de donner à l'Université des maîtres solidement instruits et disposés à travailler encore.

III. *Doctorat ès Lettres*. Un seul candidat s'est présenté cette année, pour soutenir ses thèses de docteur devant notre Faculté, M. Édouard Patry, Agrégé de l'Université et Inspecteur d'Académie.

M. Patry avait pris pour sujet de sa thèse latine l'*Athéisme* (*De Deo negato*). Ce sujet, qui semble usé, se renouvelle sans cesse, à mesure que le progrès des sciences physiques et naturelles semble fournir à l'incrédulité de nouvelles ressources pour chasser Dieu de la création et du cœur de l'homme. Le plan du candidat était de faire voir l'absurdité de l'athéisme, en prouvant que, sans l'idée de Dieu, les sciences manquent de principes, la morale de règle, l'ordre social de fondement, et que la nature humaine demeure une inexplicable énigme ; et poussant jusqu'au bout sa pensée, qui était le spiritualisme chrétien, il démontrait à la fois et l'insuffisance du théisme et la dangereuse erreur du panthéisme. — Dans ce dessein généreux, mais trop vaste, on a

pu reprocher à M. Patry, d'avoir reproduit des réfutations déjà faites de l'athéisme, avec éloquence sans doute, mais sans avoir su les faire siennes par une précision assez originale. Au lieu de se répandre ainsi à la surface, on eût souhaité qu'il se bornât à certains points de la question, où les positivistes et les physiologistes modernes ont porté l'effort du combat. On s'y attendait, surtout dans son chapitre sur les sciences. M. Patry n'est pas resté étranger sans doute à tout ce mouvement matérialiste des sciences naturelles contemporaines; il y a touché, mais il n'a pas engagé la lutte décisive. Pareillement, il passe auprès des grandes questions de la morale indépendante et du socialisme sans s'y arrêter; et pourtant c'est cela qui eût donné à son œuvre son caractère le plus neuf et le plus actuel. Cette thèse du moins, écrite en un latin clair, précis, et puisé aux meilleures sources philosophiques, intéresse d'un bout à l'autre, et est animée d'une chaleur généreuse.

Le sujet de la thèse française était l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac. Sujet heureusement choisi assurément, et comme l'autre fort opportun. Car si, au XVII^e siècle, le Cardinal avait cru devoir réfuter la métaphysique et la morale de Lucrèce, alors que Gassendi remettait l'épicuréisme en honneur, et, pour une doctrine qui affranchit les passions humaines, trouvait tant de disciples; combien, en présence des théories athées, des chimères sociales, des systèmes matérialistes de notre temps, n'était-il pas nécessaire de reprendre, au nom de la vraie science, la réfutation éternelle de l'épicuréisme toujours renaissant? Mais, pour embrasser et dominer un pareil sujet, que d'études et quelle supériorité d'esprit n'eût-il pas fallu? M. Patry n'a pu toujours égaler sa tâche, à laquelle seul peut-être aujourd'hui M. Ravaisson aurait suffi. Il se borne trop à l'analyse fidèle de l'œuvre de Polignac; il ne la maîtrise pas. Il ne voit pas toute la portée du système d'Épicure, ni la contradiction douloureuse du triste et grand génie de Lucrèce avec son sujet, ni l'insuffisance de la cri-

tique de Polignac, qui s'arme contre l'atomisme antique de la philosophie de Descartes, quand il pouvait y opposer le dynamisme de Leibnitz.

Ce n'est pas que ces deux thèses n'aient, malgré ces lacunes, une valeur considérable encore. Il est juste de tenir compte à l'auteur de tout ce qu'il y a mis, au lieu de lui reprocher tout ce qu'on aimerait à y voir et qu'on n'y trouve pas.

La soutenance de la thèse latine a duré trois heures, et celle de la thèse française quatre heures. Là se présentaient à chaque pas les questions les plus considérables ; et nous espérions amener le candidat à combler lui-même dans la discussion les lacunes les plus importantes de son travail. Mais M. Patry ne s'était pas assez armé pour ce débat. Aussi était-ce en quelque sorte avec sa thèse, plutôt qu'avec lui-même, que le bureau argumentait ; et, au lieu d'un débat contradictoire, c'était souvent un monologue de la part du professeur. Peut-être n'était-il pas inutile, à cause du nombreux public qui assistait à cette épreuve, et dans lequel nous comptons maints aspirants au doctorat, de donner ainsi par nous-mêmes à la soutenance toute son importance solennelle, et de montrer, en refaisant ainsi certaines parties de ces thèses à notre façon, comment nous entendons que les questions soient étudiées, et sur quel fonds solide de doctrine doivent s'appuyer les assertions.

Malgré les lacunes signalées des thèses et une certaine inexpérience du candidat dans la soutenance, la Faculté a toutefois cru devoir tenir un juste compte à M. Patry des études et du mérite solide dont il a fait preuve dans son double travail, en l'admettant à la simple majorité des voix au grade de docteur ès lettres.

IV. *Enseignement.* Je ne parlerai pas de nos Cours dans ce rapport déjà trop prolongé. Il n'est personne ici qui n'ait pu les apprécier lui-même, et voir quel soin y apporte chacun de mes collègues, mais surtout quelle émulation généreuse à se servir des études philosophiques, historiques ou littéraires,

pour susciter, pour nourrir au cœur de la jeunesse la flamme de toutes les généreuses pensées et de toutes les nobles passions, qui font la grandeur morale des hommes et des peuples. Vous nous connaissez tous. Nous sommes au milieu de vous pour la plupart depuis longtemps; et votre estime, je l'espère, me dispense de rendre ici à chacun la justice qui lui est due. Mais je tiens à remercier l'Administration universitaire de la prédilection qu'elle apporte à pourvoir nos chaires vacantes. — Dans les dernières années, M. Decharme, qui nous venait avec la réputation d'un helléniste consommé et d'un attique, a rempli toute notre espérance. M. Campaux sait son antiquité latine en érudit, et la fait revivre en poète. C'est proprement un charme de parcourir la Rome antique et de goûter Virgile avec lui. — Mais je veux signaler ici particulièrement les deux professeurs d'histoire et de géographie, qui sont venus rajeunir par leurs succès notre Faculté. M. Petit de Julleville, malgré sa jeunesse, vous a étonnés par l'autorité de raison, la maturité magistrale et la sobre éloquence avec laquelle il fait sortir des faits de l'histoire leur enseignement moral. L'autre, M. Vidal Lablache, nous a appris tout l'intérêt que pouvait offrir l'enseignement de la géographie, commentée avec l'histoire, la philosophie, l'économie politique, les sciences naturelles, que sais-je? La fascination est telle, qu'il faut presque s'en défendre. Car on finirait par expliquer toute la destinée et le génie d'un peuple par l'influence du sol qu'il habite, et du climat où il vit. Mettez dans quelques villes de tels professeurs, et ils exciteront partout la plus vive curiosité pour cette géographie, jusqu'alors si méconnue dans les arides et maussades traités où elle était ensevelie. Puisse du moins notre Faculté s'attacher par des liens durables deux jeunes maîtres qui lui font tant d'honneur!

Mais puissiez-vous aussi, jeunes gens de nos Écoles, apprendre à goûter davantage ces utiles entretiens! Puissiez-vous aimer, après vos autres études, à fréquenter ces cours de notre Faculté, qui (bien qu'ils ne vous soient pas encore

rigoureusement imposés) ne vous sont pas moins nécessaires! C'est à vous, en effet, que ces cours surtout s'adressent, à vous, qui, près d'entrer dans la vie active, avez tant besoin d'être prémunis par une forte éducation libérale contre les tendances d'un siècle trop incliné aux doctrines et aux habitudes matérialistes; à vous, qui, troublés déjà par les disputes des partis, devez éprouver, par intervalle au moins, le besoin de respirer un air plus pur, et de retrouver quelque part comme un coin de ce monde idéal et meilleur auquel notre cœur aspire toujours, comme soulevé par le mystérieux mais irrésistible instinct de notre divine destinée. Nous vivons aujourd'hui dans l'orage. Plus les principes de la vie morale sont ébranlés, plus les lumières s'obscurcissent dans la mêlée des sophismes contemporains, plus l'horizon s'assombrit; plus il est nécessaire qu'il nous reste quelque part un refuge, où nous puissions de temps en temps venir reposer notre esprit et notre cœur fatigués dans la vivifiante et salubre atmosphère des bonnes lettres. Car, croyez-moi, mes amis, après la religion, il n'est rien encore de plus salutaire que ce commerce des lettres, pour rafraîchir notre âme blessée par le contact des choses, pour la pacifier, pour relever nos courages, pour fixer notre conscience sur nos devoirs aux heures troublées, pour enchanter nos douleurs aux jours de l'adversité. Que nos Facultés donc vous soient aujourd'hui comme ces lieux d'asile que l'Église, au moyen âge, ouvrait, non-seulement aux proscrits du monde, mais à tous les cœurs tristes et blessés, qui venaient s'y pacifier et s'y retremper, pour rentrer ensuite plus forts et plus doux tout ensemble dans les luttes de la vie. Ici vous trouvez une philosophie profondément spiritualiste, qui défend sans relâche contre les attaques d'une science ignorante et passionnée les éternelles vérités, qui sont la vie et la santé de nos âmes. Ici l'histoire, pour nous apprendre à mieux juger les choses de notre temps, nous porte sur les cimes, d'où nous pouvons embrasser les destinées du genre humain, et éclaire à la lumière du passé les pro-

